

« VENEZ AVEC NOUS, VOUS ALLEZ REGARDER ! » TRANSMISSION ET REPRÉSENTATION DU GÉNOCIDE
À TRAVERS LES RÉCITS DES TÉMOINS DE LA SHOAH EN BIÉLORUSSIE (1941-1944)

Pauline Anicet

(Université Bordeaux Montaigne/ Centre d'Études des Mondes Moderne et Contemporain [CEMMC])

INTRODUCTION

Entre la mi-juin et le mois de novembre 1942, plus de 50 000 citoyens soviétiques, majoritairement des Juifs, furent abattus à Bronnaya Gora, petite ville du *raïon* (subdivision territoriale) de Biaroza dans la région de Brest (*Bréstkaya Voblast*) en Biélorussie. Les victimes étaient originaires de différentes villes et de plusieurs ghettos comme ceux de Brest, Biaroza, Antopol, Drahichyn, Haradets, Kobryn, etc. Les différentes sources consultées relatives au site d'exécution de Bronnaya Gora (ou Bronna Góra) qu'elles émanent des bourreaux, des victimes survivantes ou des témoins non-juifs, décrivent toutes un dispositif de mise à mort aussi redoutable qu'efficace.

Au début du mois de juin 1942, des civils qui habitaient dans les villes et villages aux alentours de Bronnaya Gora furent réquisitionnés par les Allemands pour creuser d'immenses fosses à 400 mètres de la gare. Le site de tuerie, un espace dont la superficie est estimée à presque 17 000 mètres², avait été conçu pour mener des exécutions de masse rapides et rationalisées. Les wagons à bestiaux dans lesquels les victimes avaient été entassées, s'arrêtaient sur la voie ferrée devant un passage fait de fils de fer barbelés¹. Ce chemin, véritable corridor de la mort, menait directement aux fosses et limitait drastiquement les possibilités de fuite pour les victimes. Lorsque la porte d'un wagon était ouverte, les bourreaux sortaient les cadavres des victimes mortes par suffocation ou d'épuisement et ordonnaient aux autres de se déshabiller avant d'abandonner leurs effets personnels à l'intérieur des voitures. Entièrement dépouillées de leur chair artificielle, les victimes empruntaient le passage qui menait aux fosses. Une fois devant les fosses, des centaines de victimes étaient contraintes de s'allonger face contre terre et étaient abattues par des hommes de la SS [*Schutzstaffel* : « escadron de protection »] et du SD [*Sicherheitsdienst* : service de sécurité de la SS] armés de mitraillettes et de mitrailleuses. Cherchant à optimiser l'espace même de la fosse, les bourreaux employèrent

¹ United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), Washington D.C., RG.22.002M, *Extraordinary State Commission to Investigate German-Fascist Crimes Committed on Soviet Territory from the USSR, 1941-1944*, Reel 16 (39), pp. 44-50 et 16 (40), p.1

la technique dite de la « *Sardinenpackung* » (textuellement : la « boîte de sardine ») qui consistait à forcer les victimes des groupes suivants à s'allonger sur les corps des victimes qui venaient d'être abattues. Si les tueries qui se déroulèrent à Bronnaya Gora sont saisissantes par le déploiement d'une véritable « technologie de la mort », une grande partie des massacres perpétrés en Biélorussie par les occupants nazis et leurs collaborateurs ne répondirent pas un tel niveau de rationalisation et d'optimisation. Sur la terre biélorusse, les exécutions ne se déroulèrent que très rarement à huis clos et n'impliquaient donc pas uniquement des bourreaux et des victimes. Tout autour, gravitaient des individus, parfois simple voisin devenu témoin du hasard à l'instar de Roman Novis², aiguilleur à la gare de Bronnaya Gora, tantôt spectateur volontaire ou encore témoin forcé comme ce fut le cas pour Aleksey à Bronnaya³. Ce témoin, enregistré en 2009 par l'association française Yahad-In Unum, était âgé d'une vingtaine d'années en 1942. Il fut réquisitionné par les Allemands pour creuser les fosses. Un matin, alors qu'Aleksey était avec d'autres garçons, des bourreaux allemands allèrent à leur rencontre et déclarèrent d'un ton menaçant : « On va fusiller les *Juden* ! Venez avec vous, vous allez regarder ! » Dans cette phrase, devenue titre de la thèse, apparaissait dans toute sa complexité le paysage social du massacre de masse. En ordonnant à des civils non-Juifs de venir regarder la mise à mort des Juifs, les bourreaux allemands firent d'eux les témoins et par extension des acteurs de la destruction des Juifs. En 1996, le politologue Raul Hilberg écrivait dans son ouvrage intitulé *La politique de la mémoire* :

[...] exécuteurs, victimes et témoins se répartissaient en trois groupes, et je réfléchis beaucoup à chacun [...] Je veillais à cloisonner ces groupes, traçant un clivage vertical entre eux trois, exactement comme ils l'avaient été chacun, sur le plan physique et psychologique, de leur vivant [...]. Pourtant, malgré la différence de leur expérience vécue, le phénomène dans lequel ils se trouvaient pris, dont ils étaient tous témoins en même temps, les liait⁴.

Ainsi, pour reprendre la terminologie développée par Raul Hilberg, victimes, témoins et bourreaux partageaient un temps commun et formaient de par leur présence les espaces du génocide⁵.

² Yad Vashem (YVA), Jérusalem, M.41, *Archives in Belarus*. M.41/1009, pp.3-5 (copie de GABO 514-1-289), extrait du témoignage de Roman Novis qui travaillait durant les années de l'occupation allemande comme aiguilleur à la station de Bronna Gora.

³ Yahad-In Unum (YIU), témoignage YIU/140 B, Aleksey M., enregistré le 8 avril 2009 à Bronnaya Gora, raïon de Biaroza, oblast de Brest, Bélarus.

⁴ HILBERG, Raul, *La politique de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1996, 212 pages. Ici, p. 181-182.

⁵ HILBERG, Raul, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive 1933-1945*, Paris, Gallimard, 2004 [1992 pour la première édition en langue anglaise], 510 pages.

CONCEPTUALISATION DU SUJET

Cette thèse de doctorat en histoire, propose d'analyser dans une perspective historique, anthropologique et sociologique, les dispositifs, les pratiques ainsi que les territoires du génocide en Biélorussie entre 1941 et 1944. Puisque l'activité génocidaire à l'Est a suivi une temporalité originale, répondant à un enchevêtrement complexe de violences qui s'ajustaient aux impératifs contextuels et situationnels et aux impulsions de plus en plus radicales émises par Berlin, il était plus pertinent de proposer des bornes chronologiques qui permettaient d'étudier le caractère évolutif des violences. En conséquence, le sujet s'ouvre sur le déclenchement de l'opération Barbarossa le 22 juin 1941 et se referme sur la libération complète de la Biélorussie le 28 juillet 1944 dans le cadre de l'opération Bagration. Si l'année 1941 est indéniablement un temps charnière dans la radicalisation et l'intensification des violences, les années qui suivent sont tout autant essentielles pour analyser la dimension évolutive des formes de violences qui oscillent entre fusillades à ciel ouvert, déportations vers les camps de transit ou les centres de mise à mort, et liquidation féroce des ghettos dans le cadre de la *Partisanenbekämpfung* [lutte contre les partisans]. L'approche spatiale et les bornes chronologiques du sujet participent à remettre en cause l'idée d'une violence « fonctionnelle », mise en chronologie, structurée et organisée, mais contribuent, au contraire, à mettre en lumière la dimension cumulative et hybride du phénomène génocidaire en Biélorussie.

Cette recherche qui propose de s'intéresser à la mise en place et à la généalogie des dispositifs de mise à mort, réclame de convoquer un large pan des sciences sociales et humaines. L'usage des outils conceptuels formulés par l'anthropologie, la sociologie, la philosophie ou encore la psychologie permet de repenser les catégories analytiques instituées ces dernières années dans l'étude du génocide. La prise en compte de la question des corps permet notamment de venir déconstruire certains acquis historiographiques. Ces corps, souvent utilisés comme des toiles de fond non problématisées, sont essentiels à la recherche puisqu'ils apparaissent comme les dénominateurs communs aux pratiques et à la spatialité de la violence⁶. En mettant en articulation la question de l'espace à celle des corps, il est possible de proposer une cartographie mentale du paysage du massacre de masse et de sonder les capacités d'intériorisation des

⁶ CHRIST, Michaela, « Les espaces de la violence. Une étude de cas sur le meurtre des Juifs en Ukraine (1941-1944) » (traduit de l'allemand par BONNARD, Daniel), pp. 52-55, in *Émulations*, n°12 « Anthropologie historique des violences de masse ». Disponible à l'adresse : <https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/5193> Voir p. 52. CHRIST, Michaela, *Die Dynamik des Tötens. Die Ermordung der Juden in Berditschew. Ukraine 1941-1944*, Frankfurt-am-Main, Fischer, 2011, 352 p.

individus ainsi que les rapports qu'ils entretiennent avec cet espace. Ainsi, en mobilisant la violence, les corps et la mort comme de véritables objets de recherches, cette étude permet de s'interroger autour de la « production des corps » et sur les logiques à l'œuvre chez les acteurs dans les épisodes de violence extrême.

APPRÉHENDER LE GÉNOCIDE EN BIÉLORUSSIE PAR LES VOIX DES TÉMOINS DE LA SHOAH

La rencontre avec l'immense littérature scientifique sur la Shoah et avec les différents clivages historiographiques passés et présents, ont encouragé à travailler selon une démarche interactionniste qui revient, pour reprendre l'expression formulée en 1992 par Raul Hilberg, à interroger tout aussi bien les corps des exécuteurs que ceux des victimes et des témoins. En restituant les dispositifs et les scènes de la violence génocidaire par la voix des témoins et des survivants, ainsi que par le regard de ceux qui ont perpétré les crimes, cette étude tente de dégager d'une part, les interactions que purent entretenir les différents acteurs⁷, et de sonder d'autre part, le degré de participation des différents protagonistes au processus génocidaire en reconsidérant plus spécifiquement la présence des populations locales non-juives sur les lieux des massacres en Biélorussie. Pour maintenir la démarche interactionniste et proposer dans le même temps des cadres d'études optimaux pour problématiser les phénomènes de violence, il est nécessaire de faire appel à des sources plurielles émanant des différents acteurs.

Dans cette recherche, les récits des témoins enregistrés par Yahad-In Unum occupent une place centrale. L'usage de ces témoignages produits par des individus que certains chercheurs ont qualifié de « spectateurs » ou de « badauds de la Shoah » offre, malgré des écueils manifestes, la possibilité de s'écarter des logiques de perception du génocide par le haut. En sus, les témoignages des spectateurs de la Shoah permettent d'une part, de repenser les cadres et les techniques de mise à mort en offrant un point de vue intermédiaire à celui des bourreaux et des victimes, et offrent d'autre part, une lecture plus intime des faits qui rend possible une réflexion sur les notions de mémoire, de reconstruction et d'imaginaire. En mêlant les approches de la micro-histoire et de l'histoire locale, les récits des témoins de la Shoah permettent de développer une véritable démarche interactionniste qui participe à mettre en valeur les interactions et les interrelations qu'entretenaient les différents acteurs qui formèrent les paysages du génocide en Biélorussie. Dans sa récente étude sur l'anatomie du génocide dans

⁷ GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Les éditions de Minuit, 1974, 230 pages.

la ville de Buczaz⁸, Omer Bartov a parfaitement démontré que l'observation de la destruction des Juifs à une échelle réduite permettait non seulement de mettre en lumière les relations d'interconnaissance entre les victimes et les bourreaux, mais aussi de « comprendre le processus de mise à mort en l'insérant dans des configurations locales⁹. » Figures hautement complexes, les témoins apparaissent comme des relais indispensables pour étudier les dispositifs d'exécution, les pratiques de violence et pour analyser la formation de l'espace du massacre de masse. Si l'usage des témoignages est un absolu au développement d'une approche anthropologique et sociologique du massacre, il ne permet pas d'appréhender toutes les réalités. Une utilisation exclusive des témoignages aboutirait à reconstituer un génocide déréalisé, décousu et surtout dépourvu de tout son appareillage humain. En conséquence, pour maintenir la polyphonie de la recherche, il est nécessaire de croiser les récits des témoins de la Shoah avec des archives plus traditionnelles. Les *Ereignismeldungen*, rapports journaliers des *Einsatzgruppen* [« Unités mobiles de tuerie »], bien qu'écrits dans le jargon euphémistique nazi, apportent des renseignements précieux sur les unités opérantes et sur la cadence des exécutions¹⁰. Les témoignages des victimes et des survivants¹¹, les rapports des commissions d'enquête soviétique¹², ainsi que les déclarations faites par les bourreaux à l'occasion des enquêtes et des procès d'après-guerre¹³, sont employés pour redonner les dimensions processuelles et diachroniques à la recherche.

⁸ BARTOV, Omer, *Anatomie d'un génocide : vie et mort dans une ville nommée Buczacz*, Paris, Plein Jour, 2021, 440 pages.

⁹ ZALC, Claire, « Passages de témoins », pp 3-21 in *Vingtième siècle. Revue d'histoire* [en ligne], juillet-septembre 2018, n°139 « L'histoire de la Shoah face à ses sources ». Voir ici p.8.

¹⁰ ANGRICK, Andrej; MALLMANN, Klaus-Michael; MATTHÄUS, Jurgen (Éd.), *Deutsche Berichte aus dem Osten: Dokumente der Einsatzgruppen in der Sowjetunion Band III*, Darmstadt, WBG, « Veröffentlichungen der Forschungsstelle Ludwigsburg der Universität Stuttgart », 2014, 891 pages. ARAD, Yitzhak; KRAKOWSKI, Shmuel; SPECTOR, Shmuel (Éd.), *The Einsatzgruppen reports. Selections from the dispatches of the Nazi Death Squads' Campaign Against the Jews in Occupied Territories of the Soviet Union: July 1941-January 1943*, New-York, Holocaust Library, 1989, 378 pages

¹¹ Yad Vashem, Jérusalem, O.33, *Testimonies, diaries and memoirs from the Holocaust period and regarding the Holocaust*. De nombreux témoignages sont disponibles en version digitalisée. Voir aussi dans GROSSMAN, Vasily; EHRENBURG, Ilya, *Le livre noir. Sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945. Textes et témoignages*, Actes Sud, « Hebraica », 1995, 1129 p.

¹² United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), Washington D.C., RG. 22.002M, *Extraordinary State Commission to Investigate German-Fascist Crimes Committed on Soviet Territory from the USSR, 1941-1944*. RG.53.002M, *Selected records from the Belarus Central States Archives, Minsk, 1941-1949*.

¹³ *Zentrale Stelle der Landesjustizverwaltungen zur Aufklärung nationalsozialistischer Verbrechen*, B 162. Également, *Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal militaire international, (IMT), Nuremberg, 20 novembre 1945-1^{er} octobre 1946, 42 tomes. Numérisation réalisée par la Bibliothèque Nationale de France (BNF). Les tomes sont disponibles sur le site de la BNF : <https://www.bnf.fr/fr>*

HYPOTHÈSES DE RECHERCHE ET PROBLÉMATIQUES DE TRAVAIL

VERS UNE RÉÉVALUATION DU TRIPTYQUE HILBERGIEN : STATUTS ET RÔLES DES ACTEURS

Les témoins, des figures complexes à définir

L'un des enjeux de cette recherche qui se conçoit d'une certaine manière comme un regard phénoménologique des scènes génocidaires, est de venir affiner le triptyque hilbergien en venant préciser avec le plus de finesse possible le rôle et le statut exacts des différents acteurs, en s'attachant plus spécifiquement à mettre en exergue les multiples sous-divisions qui se logent dans la nébuleuse catégorie des témoins. Si aucune définition ne fait consensus dans la discipline historique, il est pourtant nécessaire de se demander qui est le témoin de la Shoah. Qu'est-ce qui fait qu'un individu devient témoin ? Les catégories du témoin ou du *bystander* ne devraient-elles pas être totalement déconstruites ? Dresser une nouvelle typologie des expériences de confrontation à la violence génocidaire suppose de prendre en compte de multiples variables : l'âge, la proximité physique avec la scène de violence, la distance morale et émotionnelle qu'entretient l'individu avec les événements et avec les acteurs, la dimension olfactive de l'expérience, les motivations qui sous-tendent l'acte d'assister et de regarder, etc. Ce travail de classification doit être guidé par le souci de traduire la complexité des expériences vécues par les individus.

Appréhender les attitudes et les comportements des acteurs

L'étude des témoignages permet de sonder les liens entre émotions et violences, d'examiner de manière approfondie les attitudes et les comportements des acteurs qui formèrent le paysage du massacre de masse : des locaux non-juifs confrontés à la violence et à la mort de masse ; des bourreaux aux profils variés apparaissant comme infaillibles et détenteurs d'une véritable technicité génocidaire ; enfin, des victimes souvent présentées comme passives et résignées mais également décrites comme combattives et soudées, plaçant souvent la loyauté envers leur famille avant leur chance de survie. Face au système d'occupation allemand et à la politique génocidaire, individus et groupes sociaux adoptèrent des attitudes tout à fait hétéroclites. Pour donner sens à cette vaste gamme de comportements qui purent aller de la participation directe à la destruction des Juifs à la résistance armée aux nazis, il est évidemment essentiel de cerner l'univers physique et mental dans lequel la population se trouve insérée sous occupation allemande, mais aussi de tenir compte des effets produits par les violences subies durant le régime stalinien. En effet, ces dernières, au-delà d'avoir eu des répercussions dans les

constructions identitaires et la structuration du tissu social de la société biélorusse, ont très certainement influencé les comportements des populations locales (juives et non-juives) pendant l'occupation allemande. Les récits des témoins permettent notamment d'appréhender l'éventail des comportements que les victimes déploierent face aux politiques de persécution et dans le temps de la mise à mort. Les attitudes des victimes furent déterminées par des facteurs individuels (l'âge, le genre, le niveau d'éducation, etc.) et par des facteurs communautaires (relations interethniques et interreligieuses, histoire locale, antisémitisme, etc.). Les comportements des victimes doivent nécessairement être analysés à l'aune des facteurs sociaux et des mécanismes émotionnels et psychologiques. Les témoins de la Shoah sont nombreux à qualifier les victimes juives de « passives », « calmes » ou encore « résignées ». Ces attitudes si elles purent effectivement exister ne doivent pas aboutir sur l'image d'un peuple s'étant rendu à la mort tel un « troupeau de moutons ». De plus, elles doivent être analysées au regard des épreuves physiques et morales que les victimes endurèrent mais aussi par rapport aux stratégies que déploierent les bourreaux. En effet, ces derniers surent instrumentaliser l'espoir des victimes et user de la ruse et du mensonge pour préserver le calme dans les rangs victimaires (notamment au moment du déplacement vers le site de mise à mort). Le terme de « passivité » entendu comme « l'absence d'initiative, de réaction, d'intérêt » implique un jugement de valeur dérangeant et mériterait en conséquence d'être remplacé par celui de « renoncement » ou de « renonciation » ou encore celui « d'abdication ».

SCÈNES, TERRITOIRES, PRATIQUES ET SPATIALITÉS DE VIOLENCES

Évolution et accumulation des pratiques de violence : la naissance d'une technologie de la mort

Un dispositif de violence est-il répliquable ? Au cœur de cette problématique de travail, fil d'Ariane du sujet, se loge la question de l'hybridation des dispositifs et des gestuelles génocidaires. Les récits des témoins de la Shoah permettent d'accéder à des détails aussi précieux que rares quant à la structuration des espaces de mise à mort, ainsi que sur le déroulement et les modalités des dispositifs d'exécution. Ces informations offrent la possibilité de mener une réflexion sur les pratiques et les distances (aussi bien physique que psychique) de la violence génocidaire qui purent considérablement varier d'un site à l'autre. Au-delà de permettre un examen des technologies des corps, la description et l'analyse des scènes du génocide conduisent à formuler l'hypothèse que les dispositifs de mise à mort bien qu'ils semblent se répéter inexorablement demeurent profondément uniques. Malgré la redondance

de certaines étapes dans le déroulement des massacres, ces derniers ne semblent pas suivre de scénario type. Les unités de tueurs qui opérèrent en Biélorussie ne semblent pas avoir développé de *modus operandi*. De nombreuses variables sont à prendre en compte pour appréhender l'hétérogénéité du processus exterminateur en Biélorussie : les réactions et postures des victimes, les attitudes des populations locales non-juives, les profils des bourreaux, la typologie du lieu de mise à mort, les armes employées, etc. Il semble que ce qui pouvait être analysé de prime abord comme un processus de standardisation était en réalité une recherche de militarisation des dispositifs, des pratiques et des gestuelles génocidaires. Dans le dessein de réguler la violence et d'alléger les psychismes de leurs hommes, les commandants des unités de tuerie firent en sorte d'optimiser la gestuelle génocidaire et de rationaliser les dispositifs de mise à mort en répartissant par exemple les fonctions entre les individus. Cette division des tâches qui ne fut pas systématiquement employée, répondait à plusieurs objectifs : respecter les critères d'exhaustivité et de rapidité, limiter le temps de confrontation à la violence paroxystique, donner aux bourreaux le sentiment d'une participation indirecte. Les têtes des commandos cherchèrent pour certains non pas à standardiser les dispositifs d'exécution mais à les militariser voire à les ritualiser. Régulièrement, les bourreaux mirent en place des dispositifs d'éloignement physique et par analogie psychologique : formation de peloton d'exécution, tir sur ordre d'un supérieur, usage d'armes automatiques, recherche d'une distance optimale de tir, positionnement des victimes, etc. Dans certains cas, les rangs des tireurs furent doublés. Ce jumelage permettait de viser différents endroits du corps d'une même victime ou d'exécuter simultanément un parent et son enfant. Dans d'autres cas, des systèmes de relais ou de rotation entre les tireurs furent instaurés. Ces différentes dispositions, dont certaines se calquaient sur le modèle de l'exercice militaire, participaient à transformer la véritable nature de la gestuelle génocidaire et à faire d'elle une pratique collective.

De l'analyse des témoignages et grâce à la description des gestes et des scènes génocidaires, il ressort le caractère unique de chaque massacre. En effet, l'instauration des dispositifs de mise à mort dépendait d'une multiplicité de paramètres : accueil de la population locale, nombre de victimes à abattre, conditions météorologiques, topographie du site d'exécution, groupe de bourreaux, etc. Si les tueries semblent se succéder et se répéter invariablement, plusieurs éléments permettent de soutenir l'idée inverse. Par exemple, les positionnements des corps victimaires varièrent considérablement d'une tuerie à une autre. Les victimes furent placées dos ou face aux exécuteurs, devant la fosse ou à l'intérieur de celle-ci agencées selon la technique de la *Sardinenpackung*, contraintes d'être debout, agenouillées ou

couchées. Les armes employées varièrent aussi : armes automatiques ou semi-automatiques (mitrailleuses, mitraillettes), fusils, grenades, armes de proximité (revolver, couteau, baïonnette, etc.), objets ou outils dont l'utilité originelle fut détournée (rame, fourche, bâton, etc.). Si les fusillades à ciel ouvert furent prédominantes, les bourreaux exterminèrent également des milliers de personnes en ayant recours à une panoplie de techniques. Les victimes furent battues à mort, gazées dans des camions, pendues, brûlées vives, enterrées vivantes, etc. La transformation de la gestuelle génocidaire en technique du corps, le changement des cibles à abattre, l'évolution générale de la guerre, la réorientation de la politique génocidaire, les prises d'initiative, sont autant de facteurs à l'origine d'une hybridation des techniques de mise à mort et des dispositifs d'exécution. La diversité des méthodes de mise à mort est également à mettre sur le compte de la créativité des bourreaux eux-mêmes. Cette imagination meurtrière se développa souvent au sein des groupes de tueurs après une phase d'apprentissage et de répétition de la gestuelle de mise à mort. Au-delà de mettre en lumière le caractère non reproductible d'un dispositif de mise à mort, les différences dans le traitement des corps victimaires et dans le déroulé des étapes d'un massacre ainsi que les disparités dans la création et la gestion du site de tuerie, témoignaient de la capacité d'adaptation des bourreaux. Le caractère singulier des tueries pouvait plaider pour un manque d'ordination ou, au contraire, être considéré comme la traduction d'un apprivoisement total du dispositif génocidaire par les bourreaux qui étaient alors en mesure de l'adapter à chaque situation et à chaque site. L'activité génocidaire en Biélorussie semble avoir suivi un processus non-linéaire où l'imitation, la répétition et l'assimilation ont précédé à l'innovation. Entre 1941 et 1944, une véritable technologie de la mort était née.

Démêler les pratiques et les gestes de violence

La violence en territoire biélorusse se réajusta en permanence en fonction des objectifs à atteindre, les impératifs situationnels et contextuels, des cibles à abattre. Par ailleurs, l'enchevêtrement de deux temps paroxystiques, à savoir d'une part la guerre à l'Est et d'autre part, le processus génocidaire, participe à déréaliser la véritable nature des violences – confusion produite et entretenue par les pratiques et les discours des nazis. Cet entremêlement des violences est particulièrement perceptible dans le contexte de la *Partisanenbekämpfung* qui justifia aux yeux des occupants allemands l'exécution de plus de 80 000 individus et la destruction de 623 villages biélorusses. La légitimation des exécutions sommaires et des représailles collectives, additionnée à l'état de psychose qui entourait la figure omniprésente du

franc-tireur dans les paysages mentaux des bourreaux firent surgir des pratiques d'une extrême brutalité, et encore plus spécifiquement en Biélorussie où la lutte fut des plus féroces. Comme avait pu le mettre en exergue Christian Ingrao, la *Partisanenbekämpfung* est l'un des meilleurs observatoires pour étudier les pratiques de violence nazie. C'est dans le cadre de cette lutte hybride qui transcende les épisodes du Second Conflit mondial, que les violences de guerre, les pratiques génocidaires et les logiques de prédation à l'encontre des populations civiles (non-juives) entrèrent en fusion.

L'un des enjeux de cette recherche est de proposer une classification des pratiques de violence. Pour proposer un système d'explication possible à ces dernières, il faut parvenir à déterminer ce qui permet, en termes de valeurs indicielles, de distinguer les actes de cruauté des gestuelles de violence extrême, ou encore des pratiques de guerre. Ce travail de "classification" qui doit être réalisé avec le souci de ne pas transférer sur les pratiques de violence des considérations socio-culturelles ou des valeurs morales est d'autant plus complexe que les nazis ont eux-mêmes créé et entretenu la confusion autour de la véritable nature des violences. Avant de pouvoir démêler les pratiques les unes des autres, la première étape est de procéder à la description méticuleuse des gestes et des scènes de violence comme a pu le faire Raphaëlle Branche dans son étude sur les pratiques de torture par l'armée française pendant la guerre d'Algérie¹⁴. Mais est-il possible de parvenir à déchiffrer les propriétés dont les gestes de violence sont pourvus ? Ces derniers sont-ils de nature indicative, figurative ou encore représentative ? Les gestuelles sont-elles dotées de symboliques ? Le croisement des discours des bourreaux avec les témoignages des victimes et des témoins, permet de s'approcher au plus près des scènes. À travers l'étude des pratiques de violence et l'analyse des dispositions et interactions des corps, il est envisageable de capter certains gestes signifiants et ainsi s'approcher des systèmes de représentations des acteurs. Dans l'acte violent en tant que système culturellement codé « se cristallise l'histoire du processus qui a mené à la violence¹⁵ ».

Les gestuelles de violence, aussi extrêmes soient-elles, ne sont aucunement des actes autotéliques. Les références aux pratiques de cruauté ne sont pas rares dans les témoignages des rescapés ou des témoins. Ces pratiques ne furent pas des constantes au sein des groupes de tueurs qui opérèrent en Biélorussie ; elles purent ne jamais se développer comme elles purent émerger à certaines occasions ou apparaître progressivement au sein d'un groupe jusqu'à

¹⁴ BRANCHE, Raphaëlle, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris, Gallimard, « NRF. Essais », 2001, 474 pages.

¹⁵ CROUZET, Denis, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion, vers 1525- vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990.

devenir par mimétisme et par répétition des pratiques collectives. La mise en perspective des données récoltées permet de soutenir l'idée que des pratiques de violence très spécifiques se développèrent à l'encontre des enfants qui furent enterrés vivants, brûlés vifs, transpercés avec des baïonnettes, fracassés au sol ou le long des murs, etc. Dans les sources consultées, se retrouve de manière particulièrement récurrente la pratique qui consistait à enterrer vivants les nourrissons et les enfants dans les fosses qui décédaient alors par écrasement de la cage thoracique ou par étouffement. Si la question ne saurait trouver de réponse absolue, il est essentiel de se demander si le laisser-mourir est une limite ou au contraire un excès du bourreau dans l'exercice de la violence.

CONCLUSION

Cette recherche, qui porte sur l'ensemble des *raïons* urbains et ruraux des six *voblasts* (régions) actuelles de Biélorussie, permet de soulever plusieurs problématiques autour des dispositifs, des procédés, des techniques ainsi que des territoires du génocide en Biélorussie entre 1941 et 1944. Au cœur de ce sujet se trouve une réflexion bien plus large sur l'objet « témoignage » et sur la figure complexe qu'est le témoin du génocide. Comme ont pu le rappeler Assia Kovriguina et Annie Epelboin, les témoignages des spectateurs ou « badauds de la Shoah », renferment en eux un contenu moral et politique décisif¹⁶, qu'il convient aujourd'hui d'interroger en profondeur pour proposer une approche renouvelée et complétée de la Shoah en Biélorussie. L'étude approfondie des récits des témoins de la Shoah que propose cette thèse de doctorat, permet à sa modeste échelle de proposer une réévaluation de l'image du nazisme et de déconstruire dans le même temps certains acquis historiographiques et catégories analytiques du processus génocidaire à l'Est.

Cette étude sur le génocide à l'Est entre 1941 et 1944 pourrait sembler éloignée des préoccupations contemporaines. Pourtant, étudier les pratiques de violence pendant la Deuxième Guerre mondiale en Biélorussie, permet de s'interroger sur la question du caractère reproductible de ces pratiques dans d'autres contextes guerriers. Ce sujet de thèse analyse un passé qui interroge le présent, car les phénomènes de prédation, l'effacement des frontières entre les mondes militaires et civils, les crimes contre l'humanité et les génocides, constituent encore la toile de fond de nombreux conflits internationaux.

¹⁶ EPELBOIN, Annie ; KOVRIGUINA, Assia, *La littérature des ravins. Écrire sur la Shoah en URSS*, Paris, Robert Laffont, 2013, 294 pages. Ici, p.9.